Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 42 (1934)
Heft: 6

Quellentext: Voyage en Suisse de deux médecins, en 1791
Autor: Frank, Jean-Pierre / Frank, Joseph

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Voyage en Suisse de deux médecins, en 1791.

Le docteur en médecine Jean-Pierre Frank, d'origine alsacienne, enseigna et pratiqua à Göttingue, Pavie, Vienne, puis à Vilna de 1805 à 1823. Son fils Joseph Frank, médecin également, l'accompagna dans ses pérégrinations à travers l'Europe et a laissé de volumineux mémoires, écrits en français, qui se trouvent actuellement à la bibliothèque de la Société de médecine de Vilna. Une partie seulement de cet ouvrage, celle qui relate le long séjour des deux médecins à Vilna, a eu les honneurs de la publicité, mais dans une traduction en polonais. En 1791, le père et le fils Frank, partis de Pavie, firent un voyage en Suisse. Nous publions ci-dessous les pages qui ont trait à leur court séjour à Berne, Lausanne et Genève, et qui nous semblent présenter quelque intérêt pour les lecteurs de la *Revue Historique Vaudoise.*

H. NICOLE.

* * *

A Berne, où nous arrivâmes le 4 août 1791, le docteur Rengger [1], élève de mon père, nous fit faire la connaissance des médecins et chirurgiens les plus distingués, savoir : Herrenschwand [2], vieillard millionnaire ; Tribolet [3], administrateur de l'hôpital et chargé de l'édition des œuvres posthumes de Haller, travail très difficile, depuis la vente de la bibliothèque de ce grand homme, à laquelle ses manuscrits se rapportaient constamment ; Wyss [4], médecin de la ville ; Strähl, encore jeune ; Langhaus [5], magnétiseur, et Rœni, opérateur. Ces messieurs se plaignirent de l'opposition que le gouvernement de Berne avait toujours mise à leurs plans pour l'organisation des études et de la police médicale. Ils nous dirent qu'excepté cinq cents bandages herniaires, qu'on donnait gratis aux habitans de la cam-

pagne, ceux-ci étaient privés de tout secours médical. La ville de Berne seule avait des hôpitaux et des médecins chargés du soin des pauvres. Nous visitâmes ces établissements, savoir : le Grand-Hôpital civil, l'hospice des vieillards ; l'Hôpital de l'Isle, superbe bâtiment, destiné aux maladies aiguës et chirurgicales, et où nous vîmes un squelette fabriqué par Fabricius Hildamus [6], en 1661, avec des omoplates fracturées, et l'inscription de sa propre main : « Ossa haec ambo in tortura nimium violenta fracta sunt » ; l'infirmerie (Krankenanstalt) à une demi-heure de la ville, pour les incurables, les vénériens et les maniaques. Nous vîmes aussi la maison des orphelins, fondée pour ainsi dire par Haller, et les maisons de travail et de correction, très bien tenues ; la bibliothèque, où se trouvait le dessin de l'os de la cuisse d'un géant, avec une inscription de la main même de G. F. Hildanus, en 1626 ; la maison où logeait Haller, qui, vers la fin de ses jours, devint très hypocondre, se faisait tâter continuellement le pouls par ses amis, fit abus d'opium et devint si bigot, qu'il fit venir douze ministres du St-Evangile, pour en recevoir des consolations ; le cabinet d'oiseaux du pasteur Sprugli ; l'Hôtel de la monnaie, que l'on commençait à bâtir ; la terrasse et le camp des troupes nationales, placés autour de la ville ; bref, nous vîmes tout en quatre jours, sans en excepter les ours dans les fossés.

Ensuite, par Morat, Payerne et Moudon, nous nous rendîmes à Lausanne, où nous arrivâmes le 12 au soir. Comme il était trop tard pour faire toilette, nous nous bornâmes à parcourir la ville. Etant entrés dans une église, le sacristain nous montra plusieurs tombeaux, en nous disant très naïvement : « C'étaient tous des malades de M. Tissot », qui, lorsque nous lui racontâmes cette anecdote, en rit de bon cœur.

Malgré la haute idée que nous nous étions formée d'avance d'un médecin aussi célèbre, nous trouvâmes qu'il gagnait encore infiniment à être personnellement connu. Il était entouré de sa femme et de M. et Madame Apple [7]. Malgré sa cordialité envers nous, Tissot ne pouvait cacher la profonde mélancolie où l'avait plongé la perte récente du fils de son neveu le docteur Apple, enfant qu'il aimait passionnément, et dont il avait même conservé le cœur. Son affliction cependant n'ayant point diminué son intérêt pour la médecine, il en parla continuellement avec mon père, et l'on conçoit aisément combien leur conversation fut instructive pour moi. L'attention que j'y prêtais n'échappa point à Tissot, qui voulut bien inscrire dans mon album: «Egregii patris vestigia lege, egregii fili. »

Un jour que nous étions seuls dans son jardin, sur les bords du lac, Tissot pria mon père de lui lire son discours encore manuscrit, sur l'importance de la colonne vertébrale dans les maladies. Plusieurs fois, pendant la lecture, il s'écria : « Ah ! que c'est beau ! » et le pria même de s'arrêter un instant pour pouvoir réfléchir sur ce qu'il venait d'entendre. Rien ne témoigne mieux la haute opinion que Tissot conçut pour mon père que les lettres qu'il lui adressa ensuite à Pavie, et dont je rapporte ici la suivante :

« Lausanne, le 11 avril 1792. — Il y a plus de six mois, Monsieur, que j'eus le plaisir de répondre à votre aimable lettre du mois de 7bre dernier ; la mienne devait être remise deux jours après à un jeune homme intéressant de ce pays (M. Perey), dont le voyage n'eut pas lieu. Je vous disais alors, Monsieur, et j'aime à vous le répéter aujourd'hui, que le jour que vous avez bien voulu me donner, et dont je conserverai toujours la plus grande reconnaissance, est un des plus agréables que j'aie jamais passés, et je voudrais pouvoir espérer que ce n'est pas le dernier. Je retrouvai

en vous ce qui me manquait depuis le dernier jour où j'ai vu M. Haller, l'homme avec qui l'on peut parler de toutes les parties de la médecine, en s'instruisant sur toutes ; l'homme à qui rien de ce qui peut perfectionner l'art de guérir n'est étranger ; l'homme qui en a saisi tous les principes, qui les connaît à fond, et qui en parle avec cette précision qui caractérise l'homme supérieur ; il lui faut peu de mots pour rendre beaucoup d'idées, pendant que l'homme médiocre supplée par la multitude des mots à la disette des idées ; enfin, ce qui vaut mieux encore, l'homme à qui l'on peut parler avec la plus entière confiance. Rendez-moi encore quelques-uns de ces jours, et croyez que personne n'en connaît mieux tout le prix. Mon neveu a vu comme moi ; il me charge de vous offrir ses respectueux hommages, et nous nous réunissons pour dire mille choses à M. votre fils, dont nous espérons que la santé se sera parfaitement rétablie.

Aurez-vous trouvé le temps de publier cet hiver la belle dissertation sur les maladies de la moëlle épinière, qu'une première lecture m'a donné un si grand désir de relire plus à loisir ? Il a paru si peu de choses intéressantes en médecine depuis deux ans, en-deça des Alpes, au moins pour ceux qui ne savent pas l'allemand, que nous avons grand besoin que l'on nous envoie quelque chose d'au-delà. Le traité des fièvres *(Cours complet des fièvres)* en trois gros volumes in-8°, par feu M. Grimaud, qui paraît n'avoir jamais vu de malades, ne contient que des hypothèses et des citations. *La méthode de traiter toutes les maladies,* par M. le Vachier, 12-14 volumes, que l'auteur, dans son titre, dit très utile aux jeunes médecins, ne sera jamais utile à personne, parce que je défie qui que ce soit de la lire ; c'est la chose la plus fastidieuse, et en même temps la plus vide. La pathologie en est du siècle passé. Les observations de

physique et de médecine, faites en Espagne par M. Thierry, 2 vol. in-8°, valent mieux ; mais le morceau le plus intéressant, sur la colique de Madrid, avait déjà paru il y a quinze ou seize ans dans le *Journal des savans*, où vous l'aurez sûrement vu. Vous aurez lu quelques-uns des nombreux pamphlets qui ont paru en France, depuis deux ans, sur les moyens d'y perfectionner la médecine. Outre que l'administration actuelle ne s'occupe qu'à perfectionner les moyens de détruire, et que ce n'est pas l'époque, par là même, de présenter des projets pour conserver, il n'y a aucun de ces projets qui me paraisse tendre à la destruction de la médecine. M. Vic-d'Azyr [8] m'envoya celui de la Société royale, et, quoiqu'il s'en avouât le rédacteur, j'ai cru de mon devoir de lui dire, avec la plus grande franchise, tout ce qu'il me paraît avoir de vicieux. Heureusement, on ne s'occupera d'aucun ; mais la médecine, comme les autres sciences, se ressentira longtemps, dans ce beau royaume, de l'horrible bouleversement qu'il éprouve, et dont les Etats voisins se ressentent un peu. J'ai oublié ce dont Horace savait se souvenir :

. . . . . In publica commoda peccem,
Si longo sermone mover tua tempora. . . . .

Ce serait trop exiger que de vous dire: Dédommagez-moi de cette correspondance, si régulière, si agréable et si utile, dont la mort de M. Haller m'a privé, mais permettez-moi au moins de vous prier de me donner quelquefois de vos nouvelles ; croyez que je prendrai toujours le plus grand intérêt à tout ce qui vous touche et que l'on ne peut rien ajouter aux sentiments de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble... Tissot. »

Devant passer, pour nous rendre par eau de Lausanne à Genève, devant les lieux devenus si célèbres par la *Nou-*

velle Héloïse, que je ne connaissais que de nom, l'envie me vint de la lire chemin faisant. Je l'achetai et en fis la lecture à haute voix devant mon père, auquel je cachai la profonde émotion que me causa ce livre, si dangereux pour un jeune homme d'un tempérament bouillant.

Partis, le 15 août, de Lausanne, nous arrivâmes le même jour à Genève. Nous ne pûmes nous arrêter que quatre jours dans cette ville si intéressante et si hospitalière. Nous y fîmes connaissance du professeur Pictet [9], de Messieurs de Saussure, père et fils [10], du docteur Butini [11], de Sennebier [12], de de Luc [13], de M. et Mme Trembley [14], de Cabanis [15], chirurgien, et du docteur Odier [16]. Ce savant médecin nous parla beaucoup de l'hydrocéphale aiguë, qu'il prétendait guérir souvent ; des effets du magistère (oxide) de bismuth dans les cardialgies, objet sur lequel il disait avoir déjà rassemblé plus de six cents observations, la plupart favorables ; sur le ver solitaire à anneaux courts, si commun à Genève que presque une personne sur quatre en est affectée ; sur la salubrité de la ville, si peu sujette aux maladies épidémiques ; sur les suicides, dont on compte à peu près treize par an, sans différence entre les sexes, sur la population de vingt-cinq mille âmes ; il nous raconta aussi que, dans les temps d'émeutes, si fréquentes à Genève, on n'y voyait presque point de maladies ; que les médecins de cette ville se réunissaient tous les huit jours, pour s'entretenir sur la santé publique, et pour se communiquer mutuellement leurs observations.

Madame Odier, quoique très souffrante alors, eut la bonté de me conduire à Ferney, où je vis le château de Voltaire et son appartement, tel qu'il était de son vivant. A peine sur le territoire français qu'une troupe de polissons courut après notre voiture en chantant le « Ça ira », entremêlé de cris : « A la lanterne, les aristocrates ! »

Après avoir vu à Genève les hôpitaux, la bibliothèque, les pompes-à-feu et les machines pour sauver les incendiés, et avoir assisté à une représentation de l'opéra français *La Didon*, au théâtre nouvellement bâti, nous quittâmes cette ville en regrettant qu'une maladie grave de M. Charles Bonnet [17] nous eût empêchés de le voir, et un peu piqués contre le célèbre chirurgien Jurine [18], qui ne fit aucune attention à nous.

Nous couchâmes, le 20 août, à Salenches, et arrivâmes le 22 à Chamouni, au pied du Mont-Blanc. Nous montâmes le col de Balme et arrivâmes à Martigny, où nous vîmes plusieurs crétins. Les jours suivants, nous passâmes le Grand St-Bernard, Aoste, Ivrée, Vercelli, Novare et Milan, pour arriver à Pavie.

J'ai dit que ce voyage de Suisse avait eu sur moi une grande influence. Il l'eut effectivement, en bien, puisque me trouvant jour et nuit avec mon père, et très souvent avc des personnes éminentes, je ne pouvais que profiter ; en mal, parce que si la lecture du *Contrat social* devant le monument de Guillaume Tell fit naître dans ma tête des idées démocratiques, celle de la *Nouvelle Héloïse* devant les rochers de Meillerie ne fit pas moins germer dans mon cœur des sentiments romanesques. Destiné à vivre sous un gouvernement monarchique, et à exercer la médecine, le développement de ces idées et de ces sentimnts ne pouvait que m'être funeste.

NOTES

[1] *Rengger* Albert (1764-1835), médecin à Berne. Homme d'Etat distingué, ministre helvétique de l'intérieur ; pratiqua la médecine à Lausanne de 1804 à 1812 et reçut le titre de citoyen vaudois ; prit part au Congrès de Vienne et fut ensuite conseiller d'Etat argovien.

[2] *Herrenschwand* Jean-Frédéric (1715-1798), d'une vieille famille bernoise, médecin des gardes suisses à Paris et du duc d'Orléans. Médecin et conseiller intime du roi Stanislas de Pologne, à Var-

sovie ; puis médecin de la ville de Berne. Auteur d'un *Traité des principales et plus fréquentes maladies externes et internes,* 1788.

[3] *Tribolet* Fr.-Louis, médecin de la ville de Berne, administrateur de l'hôpital.

[4] *Wyss* Samuel (1757-1834), médecin de la ville et de l'Hôpital de l'Isle. Promoteur du service sanitaire bernois.

[5] *Langhaus* Daniel (1727-1813), médecin de la ville de Berne, vécut à la cour de Louis XV. Auteur fécond, il publia entre autres : *Von den Krankheiten des Hofes und der Weltleute ; Von den Lastern.*

[6] *Fabricius* Wilhelm, dit *Hildanus* (1560-1634). De Cologne, il devint médecin de la ville de Berne. Ses œuvres parurent en latin et en allemand à Francfort sur le Main en 1684.

[7] *D'Apples* Jean-Marc-Samuel-Louis (1760-1840), médecin, neveu affectionné de Tissot, fit partie du Collège de médecine, a publié les *Instructions pour les personnes qui gardent les malades.* Un fils de Marc d'Apples mourut à l'âge de cinq ans à la suite d'une inoculation variolique pratiquée par Tissot, qui ne s'en consola jamais. (« Le Docteur Tissot », publication de la *R. H. V.,* 1928.)

[8] *Vic-d'Azyr* ou Vicq d'Azyr, professeur à l'Université de Paris.

[9] *Pictet* Marc-Auguste (1752-1825), professeur de philosophie à l'Académie de Genève ; auteur de l'*Essai sur le feu ;* fondateur de la *Bibliothèque britannique,* plus tard *Bibliothèque universelle.*

[10] *de Saussure* Horace-Bénédict (1740-1799), professeur de philosophie et de sciences naturelles à l'Académie de Genève. A fait progresser toutes les sciences, surtout la géologie. Fameux alpiniste; atteignit le sommet du Mont-Blanc avec Balmat le 3 août 1787.

de Saussure Nicolas-Théodore (1767-1845), physicien, chimiste et naturaliste, fils d'Horace-Bénédict.

[11] *Butini* Pierre (1759-1838), médecin de grande réputation.

[12] *Senebier* Jean (1742-1809), pasteur, bibliothécaire, savant météorologue et physicien.

[13] *de Luc* Jean-André (1727-1817) et son frère Guillaume-Antoine (1729-1812), tous deux naturalistes, physiciens, géologues.

[14] *Trembley* Jean (1749-1811), avocat, philosophe, mathématicien; a publié un grand nombre de travaux.

[15] *Cabanis* François-Danied (1727-1794), chirurgien célèbre. Imagina un appareil pour permettre la déglutition artificielle.

[16] *Odier* Louis (1748-1817), médecin célèbre, professeur, propagateur de la vaccine.

[17] *Bonnet* Charles (1720-1793), naturaliste célèbre. A 20 ans, fit une belle découverte sur la reproduction des pucerons. Botaniste fameux. Auteur du *Traité d'insectologie* et des *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes.*

[18] *Jurine* Louis (1751-1819), chirurgien de l'Hôpital de Genève ; reçut un prix du gouvernement français pour un travail sur le croup. Professeur de zoologie et d'anatomie à l'Académie.